

Lire dans ce numéro L'INCONSOLEE, grand roman de passion, par JULES MARY

N° 220 (6^e Année-270)

REDACTION ET ADMINISTRATION
75, Rue Dareau, PARIS.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, Rue Dareau, PARIS.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste. PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Un ballon Français en Allemagne

Hebdomadaire



Lorsqu'il arrive que des aéronautes allemands atterrissent en France, ils sont toujours bien accueillis. Après les formalités indispensables auxquelles les autorités sont obligées de les (Voir la suite page 2).

Une femme broyée par un train



En gare d'Evreux, l'express de Paris n'était pas encore arrêté que les employés voyaient une dame âgée ouvrir la portière d'un wagon de première classe et s'élancer sur le quai. La malheureuse femme tomba sur le sol et alla rouler sous les roues du train. Lorsqu'on put la dégager, on ne releva qu'un cadavre atrocement mutilé : la tête avait été broyée et le bras droit complètement détaché du tronc.

Un ballon français en Allemagne

(Suite.)

soumettre, par crainte d'espionnage, ils sont aussitôt laissés en liberté.

Au contraire, les aéronautes français que les courants aériens emportent vers l'Allemagne, sont, chez nos voisins, l'objet des pires vexations.

Cette semaine encore, un aérostat, monté par trois Français, et parti de Lille avec d'autres ballons, dut atterrir, après avoir parcouru un millier de kilomètres, dans la province de Brandebourg.

Immédiatement les gendarmes accoururent et, pendant qu'un commissaire fouillait la nacelle, nos compatriotes étaient rudement conduits, sur l'ordre du sous-préfet, à la gendarmerie où ils ont été placés sous la surveillance de la police.

L'enveloppe du ballon fut consignée à la gare jusqu'à la fin de l'enquête.

Le four du boulanger

Une scène horrible a eu lieu, une de ces dernières nuits, dans le fournil d'un jeune patron boulanger, marié depuis trois mois à la fille d'un architecte.

Le jeune mari faisait, ces temps derniers, sans cesse des scènes de jalousie à sa femme, dont l'unique tort consistait à être d'une beauté remarquable. Tout récemment elle lui dit qu'elle allait être mère, ce qui lui fit suspecter davantage la fidélité de sa compagne. Il résolut donc de la tuer.

La nuit venue, pendant qu'elle dormait dans la chambre à coucher qui se trouve près du fournil, il la saisit, l'enleva du lit et la jeta dans le four embrasé. Brandissant alors un revolver, il menaçait de mort quiconque de ses ouvriers s'aviserait de retirer la pauvre femme du four.

L'un des ouvriers boulangers courut cependant avertir la police. A leur arrivée, les agents ne trouvèrent que le cadavre carbonisé de la jeune femme. Le mari s'est laissé arrêter sans opposer la moindre résistance. Tranquillement il a déclaré qu'il ne regrettait nullement son acte.

Un exemple à suivre

Le juge anglais Avory, s'adressant à un souteneur qui comparait devant lui, à Cardiff, lui dit :

— Je ne perdrai pas de temps à vous faire de la morale ; vous ferez vingt et un mois de travaux forcés et vous recevrez vingt-cinq coups de chat à neuf queues à l'entrée et à la sortie !
— Que n'agit-on ainsi chez nous !

Menaces anarchistes

Le lendemain des condamnations prononcées contre les bandits tragiques, les lettres de menaces ont commencé à pleuvoir à la préfecture de police. Quelques-unes, les dernières, sont conçues dans des termes qui en disent long sur les intentions de leurs auteurs ; ceux-ci ne parlent de rien moins que de « faire sauter la boîte ». Si bien que l'on s'est ému en haut

lieu de ces menaces, et une surveillance active a été organisée aux alentours de la préfecture. De plus, pour doubler cette surveillance discrète et la rendre plus efficace, des rondes de gardiens de la paix des brigades de réserves passent, inopinément dans les couloirs, et des plantons supplémentaires ont été placés aux divers accès et dans les escaliers.

Paris américains

L'installation du président des États-Unis à la Maison-Blanche de Washington a eu un lendemain pour les parieurs.

Certains de ces paris étaient invraisemblables. Un perdant fut obligé de traverser un long pont en marchant à quatre pattes.

Un autre dut parcourir un kilomètre en soufflant sur un duvet pour le chasser devant lui. Un troisième dut se placer dans une grande vitrine de magasin et y chanter cent fois un refrain populaire. Il y en a un qui, transformé en homme-sandwich, dut promener à travers les principales avenues un écriteau ainsi conçu : « Je suis l'âne qui a prêté une majorité républicaine. » Un propriétaire qui avait parié avec son cocher et qui a perdu, se plaça entre les brancards de sa voiture et, attelé comme un cheval, tira son véhicule. Bien entendu, l'étrange attelage fut conduit par le cocher qui avait gagné le pari.

Enfin il y eut aussi à accomplir des vœux faits à l'occasion de l'élection présidentielle.

Un citoyen du Kansas avait juré, en 1896, de ne se faire couper ni cheveux ni barbe, jusqu'au jour où un président démocrate ferait son entrée à la Maison-Blanche. Il a donc pu aller chez le coiffeur.

Prisonnier entre ciel et terre

Deux pêcheurs, se trouvant l'autre matin sur les falaises abruptes du cap Sicié, point extrême du littoral provençal, entendirent des appels. Ils découvrirent un homme qui se trouvait entre ciel et mer, dans une anfruosité de roches, d'où il ne pouvait sortir.

On alla chercher des cordes au sémaphore et, après de longs efforts, les deux sauveteurs purent hisser le pauvre diable, à demi-mort. C'était un ouvrier fondeur, qui, parti la veille à la pêche, avait sauté de roche en roche. Lorsqu'il s'agit de revenir sur ses pas, il n'avait pu y réussir.

On devine par quelles angoisses il avait passé, se sentant loin de tout secours. D'ailleurs, dans ces parages, plus d'un pêcheur ou touriste audacieux a trouvé la mort.

Un horrible repas

L'attention de deux agents, de service quai de la Tournelle, était attirée par les allures suspectes de trois vagabonds, qui flânaient le long de la Seine et semblaient en quête d'un mauvais coup. En apercevant les représentants de l'autorité ils voulurent fuir. Appréhendés, ils furent conduits au poste de la rue de la Huchette, où on les fouilla.

Quel ne fut pas l'étonnement des gardiens en extrayant de la poche de l'un d'eux, un fœtus d'environ quatre mois.

Interrogé, l'homme qui paraissait déséquilibré, répondit :

— Comme je me promenais ce matin à l'aube, le long des rues, avant le passage des chiffonniers, j'ai fouillé les poubelles pour voir

UN LIONCEAU QUI PREND UNE CULOTTE

Profitant d'un jour de congé, un jeune cocher-livreur de dix-huit ans en profita pour aller à la fête foraine, boulevard de Belleville. Place du Combat, une ménagerie l'attira, le fracas des cuivres le charma, les rugissements des lions le firent frissonner délicieusement, et il entra.

Mais comme il payait sa place à la caisse, il sentit soudain que par derrière on lui portait un coup violent dans les parties basses de sa personne. Il se retourna et, de peur, faillit s'évanouir.

C'était un jeune lion qu'un employé de la ménagerie tenait en laisse, et qui, joyeux et fantasque, essayait ses griffes sur les cuisses

du cocher-livreur. On ne laissa pas le lionceau de pousser plus avant sa pérégrination. On lui arracha sa victime morte que vive.

Par bonheur, le livreur avait eu plus que de mal. Pas de blessure, pas même de tignure. Son pantalon seul avait souffert, était déchiré du haut en bas.

Mais le dompteur paya le dommage, ment : ce qui fait qu'en somme le livreur gagna. Son pantalon était vieux et usé, en achetant un neuf.

Et le jeune cocher-livreur, après assisté à « l'œil » à la représentation — bien le moins — s'en alla enchanté.

si je n'y trouverais rien dont je puisse tirer parti. J'ai trouvé ainsi ce fœtus ; je l'ai mis dans ma poche, pensant, faute de mieux, en dîner ce soir.

Et, ce disant, le vagabond avait un rire étrange.

Le fou, un homme d'origine suisse, a été envoyé à l'infirmerie spéciale du dépôt.

Un scandale dans un cimetière

Des scènes scandaleuses se sont produites, lors de l'inhumation des victimes de l'attentat d'Hennigsdorf, accident que nous avons reproduit dans notre dernier numéro. Une foule énorme s'était massée aux abords du cimetière Elisabeth, dans lequel avait d'abord pénétré quantité de femmes et d'enfants. Bientôt les agents de police furent impuissants à endiguer le flot des arrivants et une multitude se rua dans le cimetière. Des femmes et des enfants furent bousculés, piétinés et littéralement écrasés contre les murs de l'église, et un grand nombre perdirent connaissance.

Lorsque les agents voulurent dégager l'entrée de la chapelle où étaient exposés les cercueils du bijoutier Plunz et de son épouse, une poussée si violente se produisit que la foule envahit les plates-bandes, marchant sur les tombes et brisant tout sur son passage. On assista à d'incroyables scènes de violence. Des femmes se prirent aux cheveux et de véritables batailles s'engagèrent à coup de cannes ou de parapluies.

Il fallut plus de deux heures au cortège funèbre pour atteindre l'endroit où devait avoir lieu l'inhumation. Lorsque les renforts de police arrivèrent, les agents, pour faire évacuer le cimetière, durent faire usage de leurs armes.

Le champ de repos est complètement dévasté. Les croix gisent à terre et des débris de toutes sortes jonchent le sol.

Les remords d'une voleuse

Une jeune personne de vingt-sept ans, domiciliée à Villeneuve-sur-Hello, près de Coulommiers, profitait de l'absence d'un de ses voisins, rentier, pour pénétrer dans sa maison et s'emparer d'une somme de 700 francs, cachée sous un matelas.

En apprenant ce larcin, l'ex-mari de la coupable, qui, bien qu'ayant divorcé, continué à vivre avec celle dont il s'est volontairement séparé, s'empressa d'aller trouver le rentier

pour lui restituer l'argent dérobé et en même temps de retirer sa plainte.

Honteuse et repentante, la voleuse alors de ce qu'elle était seule pour mourir à ses jours. Elle absorba un poison et expira bientôt au milieu d'atroces souffrances. Elle laisse quatre enfants en bas âge.

Le rire de la morte

Un incident macabre s'est produit à la suite de la découverte d'un cadavre dans une chambre d'arrêt de la prison de la rue de Valenciennes. Une femme avait été arrêtée pour abus de confiance et mise au dépôt. Quand l'agent de service vint la conduire au geôle, il trouva la prisonnière étendue sur le sol, le visage livide, les yeux clos, et qu'elle était morte, courut chercher un médecin. Le médecin, qui manda le médecin de service, déclara que la femme était morte.

Quand le docteur arriva pour constater le décès, la femme riait à gorge déployée, les représentants de l'autorité, vexés d'être ainsi mystifiés.

L'arrestation de Lacombe

Un à un, les grands bandits tombent dans les mains de la police.

Lacombe, l'introuvable Lacombe a été arrêté à son tour, alors que, paisiblement, il se reposait dans un fauteuil à la parade baraque de lutteurs à la fête de La Villette.

Les inspecteurs Carré et Leroyer, en compagnie de M. Duponnois, secrétaire du commissariat de police de la rue de Tanger, l'arrêtèrent. Sans hésiter, ils se précipitèrent sur Lacombe aux poignets, tandis que le secrétaire d'un mouvement brusque lui saisissait le veston par le col, et battant l'empêcha de saisir les armes.

Il tenait dans ses poches, toujours à portée de main, un revolver et un canon d'un de ses brownings et à la direction de l'un des inspecteurs allait presser sur la gâchette lorsque, vigoureuse étreinte, il dut lâcher l'arme et retomber inoffensif au fond de la voiture. L'inspecteur Leroyer, pour le maîtriser, braqua sur Lacombe un revolver. Ses poignets, le bandit baissa la tête et dit : « Bien, je ne bouge plus, tu peux y aller. » Le bandit a avoué qu'il était l'auteur de crimes des Aubrais et de Bezons et connu avoir assassiné Ducret.

Il avait sur lui deux brownings, deux revolvers, une bombe de dynamite et plusieurs cartouches du même explosif.

Un caissier attaqué par des bandits



Le caissier d'une usine de Marseille, qui portait sur lui une somme importante destinée au paiement des ouvriers, a été assailli en plein après-midi par trois individus qui le frappèrent et le blessèrent à coups de crosse de revolvers, puis ils tentèrent de l'entraîner. Aux cris poussés par la victime, la police intervint et procéda à l'arrestation de deux

Les Faits-Divers
de la Semaine

LA MAIN ET LA BAGUE

Grand roman policier

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

CHAPITRE XXXII

RÉTRIBUTION (Suite.) *

Un sourire plein de tristesse erra un instant sur les lèvres de Béatrice.

— Oui, répondit-elle, je n'ai plus aucune raison de vous le cacher : j'ai menti, croyant sauver M. Morgan. On m'a fait comprendre depuis que ce mensonge n'avait aucune chance d'être accepté.

— Ce n'est pas malheureux !
— On s'est étonné, je le sais bien, que j'aie pu croire un seul instant à la culpabilité du prévenu. C'est qu'on est loin de se douter des raisons que j'avais pour cela... Que penseriez-vous, par exemple, si je vous disais que je l'ai vu, de mes yeux, à la porte de Mme Clemmens, le jour du crime, à midi moins cinq minutes ?

— Vous plaisantez, Béatrice !
— C'est la pure vérité, au contraire, répondit miss Darrell, qui raconta ensuite l'incident du télescope. Voilà ce que M. Ferris voulait me faire déclarer à l'audience. Jugez dans quelle position se serait trouvé M. Morgan.

— Vous dites qu'il était midi moins cinq minutes ! répéta M^e Ormond d'une voix mal assurée. C'est vraiment extraordinaire !

— Je n'ai pas terminé. Par une indignité supercherie, ce policier de New-York, Hickory, a trouvé moyen de changer mes soupçons en certitude.

— Une supercherie ?...
Reprise de toute l'indignation qu'elle avait éprouvée dans le cabinet du procureur, Béatrice décrivit son entrevue avec le pseudo-Morgan dans la hutte des charbonniers.

— Comment aurais-je pu ne pas croire à sa culpabilité ? acheva-t-elle. Sa propre mère en aurait été convaincue, si elle s'était trouvée à ma place.

Une étrange torpeur semblait avoir envahi M^e Ormond. Lui, qui en toute autre circonstance n'aurait pas eu de paroles assez dures pour flétrir l'inqualifiable procédé de Hickory, il se contentait de hocher la tête d'une façon purement machinale, pendant que la jeune fille parlait. On eût dit qu'il se désintéressait tout à coup de l'affaire, miss Darrell ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Vous ne répondez pas, dit-elle avec découragement, n'avez-vous plus le désir de voir acquitter votre client ?

— Mon client a jugé bon de me retirer la direction de l'affaire, répondit amèrement l'avocat, je serais mal venu d'intervenir désormais.

Un profond désespoir étreignit le cœur de Béatrice.

— Ah ! murmura-t-elle d'une voix défaillante, si vous ne le croyiez pas coupable, vous ne l'abandonneriez pas ainsi à son sort !

— Jamais, à aucun moment, je n'ai cru M. Morgan coupable, prononça M^e Ormond d'un ton glacial.

— Pas même après ce que je viens de vous apprendre ?

* Voir les numéros 193 à 219.

ASSASSINÉ PAR SON FRÈRE. — Deux frères âgés de 28 ans, qui avaient vendu 75 centimes de copeaux, se rent de querelle au sujet du partage et, subitement, l'aîné précipita sur son frère et lui ouvrit la gorge d'un terrible coup de couteau, puis il prit la fuite, laissant là le cadavre malheureux jeune homme. Arrêté dans la nuit, l'assassin, qui possède une détestable réputation, a fait des aveux complets. L'an dernier, déjà, il avait failli couper la gorge sa sœur pour une question futile. **LORIENT.**

UN CHANTEUR BRÛLÉ. — A l'issue de la première représentation de GRAZIELLA au théâtre des Arts, un soir s'occupait, chez lui, à faire chauffer de l'alcool pour lever son maquillage. Le réchaud ayant fait explosion, l'alcool enflammé a violemment brûlé l'acteur au visage. **ROUEN.**



BRAVE ACCIDENT. — En voyant arriver un camion automobile, une femme de 60 ans se rangea au bout de la route, devant un tas de cailloux. Mais le chauffeur, voulant éviter un virage, donna un coup de volant trop accentué et le véhicule se jeta sur le tas de cailloux, renversant la voyageuse. Les docteurs ne peuvent se prononcer sur son état. **NANTES.**



L'IVRESSE. — Ivre et menant grand tapage sur la voie publique, un homme de 25 ans fut rencontré par des gendarmes qui l'invitèrent au silence. L'ivrogne leur répondit des injures et comme les gendarmes voulaient l'arrêter, il se trappa violemment. Il fut immédiatement incarcéré. **MONTOIR.**



LA JALOUSIE. — Après avoir promis le mariage à une jeune servante, un caporal d'infanterie coloniale oublia sa promesse. La jeune fille lui reprocha sa conduite, mais le caporal, au paroxysme de la colère, sortit un revolver de sa poche et, se mettant à la poursuite de la malheureuse, tira trois fois sur elle, la blessant sérieusement. Le coupable a été écroué. **BREST.**

Les Faits-Divers
de la Semaine
(Suite).

LE CRIME D'UNE MÈRE. — Il y a environ huit jours, une jeune fille accouchait clandestinement et faisait disparaître son enfant.

Son état de grossesse, qui avait été remarqué, ayant disparu, des soupçons naquirent aussitôt et la gendarmerie ouvrit une enquête. La jeune fille, pressée de questions, finit par avouer qu'elle avait en effet accouché la nuit, à l'insu de son père qui est veuf, et avait fait disparaître son enfant le lendemain à neuf heures du matin, en le faisant brûler dans le poêle, pendant que son père était à son travail. Le parquet s'est transporté sur les lieux et a saisis les cendres provenant du poêle, et qui avaient été enfouies dans le jardin. Dans ces cendres on a découvert des petits ossements et des débris de chair non complètement calcinés. **BEAUNE.**



UN AGENT BLESSE. — Pour se venger d'un homme qui avait témoigné contre un de leurs camarades, une douzaine d'apaches masqués se rendirent, le soir, devant sa maison et tirèrent des coups de revolver contre la façade. Deux gardiens de la paix survinrent. Ils durent engager avec les malfaiteurs une lutte à coups de revolver. Un des agents a été blessé. **MARSEILLE.**



DISCIPLINAIRES EVADES. — Après s'être évadés de Saint-Florent, quatre disciplinaires arrivèrent en pleine nuit à Bastia où ils rançonnèrent les passants en les menaçant de les tuer. La police prévenant accourut et voulut appréhender les malfaiteurs. Mais ceux-ci engagèrent une lutte contre les agents. Un seul des quatre évadés put être arrêté. **BASTIA.**



ENFANT ÉBOUILLANTE. — Dans la soirée, une ménagère avait déposé à terre un baquet contenant de l'eau bouillante. Son bébé, âgé de deux ans et demi, s'étant approché du baquet, y tomba. Horriblement brûlé sur tout le corps, le pauvre bébé expira au milieu des plus atroces souffrances. **EPINAC-LES-MINES.**

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LE PANTALON BALADEUR

Le prévenu, Onésime Prudent, est pour ainsi dire un homme d'habitude. Il faut reconnaître que dans la circonstance n'a pas justifié son nom, car il ne s'est guère montré prudent. Il est assis très piteux sur le banc de la correctionnelle et ne cesse de gémir : — Ce n'est pas de ma faute !... c'est bien dans le faire expresse ! Puis il se dresse tout debout et s'écrie dans un beau mouvement oratoire : — Supposez, monsieur le président, que je suis écossais !...
LE PRÉSIDENT. — Mais vous n'êtes pas écossais, vous êtes né à Montmartre !... Et puis vous parlerez quand on vous interrogera ; essayez-vous !
Du rapport de police concernant le prévenu, il résulte que le sieur Onésime Prudent passe dans son quartier pour un homme tranquille et rangé. Sa concierge ne tarit pas en éloges sur son compte. On de deux

Bref, personne ne comprend pas comment il a pu se rendre coupable du grave délit qu'on lui reproche.
LE PRÉSIDENT. — Prévenu, levez-vous... Votre profession ?
LE PRÉVENU. — Je professe une admiration sans borne pour M. Bérenger... c'est assez vous dire que je ne songe pas à attenter aux mœurs de mes concitoyens.
LE PRÉSIDENT. — Cependant on vous reproche de vous être promené sur la voie publique en un état de nudité...
LE PRÉVENU. — Oh ! de nudité ?... Supposez, monsieur le président, que je sois écossais, et on trouverait cela tout naturel... J'étais vêtu complètement : j'avais mon gilet, ma jaquette, mes bottines.
LE PRÉSIDENT. — Il ne vous manquait que votre pantalon !
LE PRÉVENU. — Je vais dire pourquoi... puisqu'il le faut... quoi qu'il m'en coûte. Mais auparavant je tiens à établir que ma tenue, bien que manquant de correction, n'avait rien d'indécent.
(On entend le gardien de la paix qui a dressé le procès-verbal.)
L'AGENT. — Ce particulier était entouré d'un tas de badauds, petits télégraphistes, marmittons et arpetés qui se tordaient de rire en échangeant des lazzi.
« Alors, j'ai fendu la foule, et j'ai mis la main au collet de cet homme.
« Il s'est écrié :

« — Laissez-moi au moins aller ramasser mon pantalon ! »
« Et en effet, à quelques pas de là, j'aperçus un pantalon par terre. »
LE PRÉSIDENT. — C'était le pantalon du prévenu ?
L'AGENT. — Oui, monsieur le président... Je ne m'attardai pas à chercher pourquoi ce particulier, tout en se promenant, s'amusa à jeter sa culotte à dix pas devant lui... Je pensai qu'il était ivre et je l'emmenai au poste.
LE PRÉVENU. — J'ai prouvé que je n'étais pas ivre.
LE PRÉSIDENT. — Aussi on n'a pas retenu contre vous ce chef d'accusation.
LE PRÉVENU. — Je voudrais savoir si l'agent a vu quelque chose d'indécent.
L'AGENT, rougissant. — Je n'ai rien vu ; mais s'il avait fait du vent, quel désastre, mon président !
LE PRÉVENU. — Il ne faisait pas de vent, donc je n'ai pas commis d'outrage aux mœurs... quoique si le vent eût soufflé ce jour-là, ce n'eût pas été de ma faute.
LE PRÉSIDENT. — Mais c'était de votre faute si vous vous promeniez dans un costume si léger qu'il suffisait du moindre zéphyr pour vous faire commettre un délit.
LE PRÉVENU. — Sans doute, mais croyez bien que c'était contre ma volonté... Je risquais un rhume et j'ai les broches très sensibles...
LE PRÉSIDENT. — Vous ne me ferez pas

croire qu'on ôte sa culotte et qu'on la jette devant soi sans le faire expresse !...
LE PRÉVENU. — C'est pourtant ce qui m'est arrivé.
LE PRÉSIDENT, sévèrement. — C'est assez parler par énigmes !... Dites-nous la vérité... le tribunal pourra tenir compte de vos aveux... Autrement...
LE PRÉVENU. — Mais puisqu'on n'a rien vu...
LE PRÉSIDENT. — C'est tout ce que vous avez à dire... La cause est...
LE PRÉVENU. — Arrêtez !... arrêtez. Laissez-moi parler ! je vais tout vous dire ; mais hélas !... je croyais bien que cette confession me serait épargnée. Pourvu qu'elle n'aille pas aux oreilles de ma vieille parente, la chanoinesse.
LE PRÉSIDENT. — Quelle vieille parente ?... Elle est citée comme témoin ?
LE PRÉVENU, effrayé. — Elle ?... jamais !... Ah ! si elle venait à savoir que j'ai profané son salon !... Elle est si pudibonde !... Elle ne me le pardonnerait pas... Et je suis son seul héritier.
LE PRÉSIDENT. — Alors, vous prétendez que c'est cette vieille demoiselle qui est cause que vous avez enlevé votre pantalon ?
LE PRÉVENU. — Mais non... c'est chez elle que... Enfin voilà ce qui s'est passé... J'étais donc allé voir cette demoiselle... vous permettez que je ne prononce pas son nom... je suis prêt à le dire à M. le président dans le tuyau de l'oreille, mais que ce nom ne résonne pas dans cette enceinte !...

LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

DEUXIÈME PARTIE

La Haine

XXII (Suite.) *

Quand la jeune fille dit à son cocher de s'en aller rue Denfert-Rochereau, Berthe n'avait pas entendu cet ordre. Aussi fut-elle très surprise, en Parisienne connaissant bien son Paris, de voir l'attelage s'arrêter non loin de l'Observatoire.

L'angoisse l'étreignait. Bien que le cheval filât vite, elle trouvait qu'il n'avancait pas.

Aussi témoigna-t-elle sa surprise en voyant Suzanne ouvrir la portière et descendre lestement.

— Mais, ce n'est pas là, dit-elle, avec sa défiance instinctive de pauvre craignant quand même une embûche.

— Mademoiselle, je vous en prie, ne perdez pas de temps.

Suzanne, d'un mot et d'un sourire doux et triste, la rassura.

— Ne craignez rien, Berthe, mon enfant, mon amie; je vous veux du bien, à vous et aux vôtres.

— Je vous en prie, laissez-moi assurer leur bien-être.

— Mais, cependant...

— Chut! Laissez-moi faire.

— Un ami bien dévoué, dont je suis sûre comme de moi-même, va de suite, à ma recommandation, pourvoir à leur sécurité... peut-être à leur salut...

— De lui, votre sœur ne refusera pas.

Elle avait déjà enfilé l'avenue conduisant au pavillon habité par Maurice Vendol et sa mère.

Elle arriva en coup de vent, trouva le peintre tout pâle, tout consterné, dont la figure à sa vue s'éclaira.

— Oh! Suzanne, chère bien-aimée, c'est donc vous?... Je n'espérais plus vous revoir, après cette lettre affreuse qui me brise le cœur.

— Votre père a donc enfin compris qu'il faisait notre malheur à tous deux ?

— L'avez-vous donc enfin fléchi ?

— Oui, c'est moi, mon ami, dit-elle précipitamment.

— Hélas! il m'était interdit de revenir... j'avais promis... Le hasard... la complicité d'une bonne action nous réunit.

— Mais, dites-moi donc, chère Suzanne, comment votre père ?

— Maurice, mon aimé, mes instants sont bien courts...

— Une infortune terrible me réclame.

— Laissez-moi disposer de vous comme d'un autre moi-même.

— Dites, le voulez-vous ?

— Disposez de moi, Suzanne, dit le jeune homme avec un regard débordant d'amour.

— Prenez de l'argent, beaucoup d'argent... tout ce que vous avez sous la main... ensuite, partez rue Méchain, au coin de la Santé.

— Vous arriverez de ma part, et vous ferez accepter, comme un prêt, cet argent.

— Soyez adroit, Maurice, adroit et persuasif.

— Ceux que vous devez obliger, sauver de la plus affreuse misère, sont fiers... et leur infortune est bien ombrageuse...

— Il faudra presque imposer de force ce service.

— Allez, mon ami, partez.

— Je vous obéis, Suzanne, et je pars.

— Mais, dites-moi, chère fiancée de mon âme, dites-moi, je vous en supplie, quand je vous reverrai ?

— Je ne sais pas.

— Il m'a fait promettre de ne plus

revenir ici... mais ayez foi en moi... de près comme de loin, je vous aimerai toujours et quand même.

— Chère Suzanne! fit le jeune homme en s'approchant de l'adorable enfant et en prenant ses mains qu'elle lui abandonna.

— Oh! combien je vous adore, moi aussi, et combien votre présence ici efface de larmes versées depuis trois jours...

— Voyez-vous, je désespérais de tout, de moi-même, de l'avenir, de la vie!

— Vous m'aimez, Maurice, je vous aime, et vous perdez la foi!

— Oh! c'est bien mal.

— C'est que j'ai tant souffert, depuis cette lettre...

— Et moi, Maurice, n'ai-je pas tout enduré... et maintenant, est-ce que, forte de mon amour pour vous, je ne brave pas tout!

Le peintre, éperdu, transfiguré, entendait ces paroles, qui s'échappaient de la bouche de son amie, comme la plus suave musique.

Lentement, il l'attirait à lui, et elle, peu à peu, céda à cette étreinte enivrante.

Incapable de réagir contre l'amour qui embrasait son âme, déjà liée indissolublement à l'élu qui pour elle était tout, elle penchait doucement sa tête sur son épaule et lui souriait, oppressée, presque défaillante, se donnant sans effort, sans lutte, bravement, noblement.

Ses cheveux, aussi fins que la soie, caressaient doucement les joues du jeune homme, dont le cœur avait des sursauts tumultueux, délirants jusqu'à la souffrance.

Il approchait ses lèvres des siennes, et elle, les yeux noyés, le sein palpitant, prise d'un trouble délicieux qu'elle n'avait jamais ressenti, le contemplait ravie, extasiée.

Leurs bouches se touchèrent et demeurèrent longtemps unies. Lui, l'étreignait toujours passionnément. Elle, s'abandonnait avec un long soupir dans lequel son âme semblait s'exhaler, puis ils restèrent un moment enlacés comme perdus, dans une ineffable et capiteuse félicité.

Suzanne, la première, sortit de cette torpeur qui semblait avoir brisé ses nerfs.

Un peu tremblante, mais très ferme, elle regarda fièrement son ami, l'étreignit plus passionnément encore et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Eh bien!... Maurice... douterez-vous encore de votre Suzanne ?

Et lui, balbutiait, éperdu :

— Suzanne!... mon amour... vous êtes un ange... Oh! quelle vie d'abnégation, de dévouement, d'amour, je vous donnerai...

— Oui!... je serai toujours à vous comme vous êtes à moi, et jamais rien ne pourra plus nous désunir.

— Jamais! oh!... non... jamais!

— Et maintenant, mon ami, adieu!

— Faites ce que je vous demande... allez là-bas.

— Ne perdez pas un moment.

— Adieu, Maurice!

— Non, au revoir, Suzanne...

— Laissez-moi partir... j'ai hâte...

— Pourquoi... oh! dites pourquoi ?

— J'accompagne à l'hôpital une pauvre enfant que réclame son fiancé mourant...

— Elle est malheureuse... elle pleure... je me reprocherais l'égoïsme de mon amour... du nôtre, si je tardais plus longtemps.

— Adieu!

Elle revint toute rayonnante près de Berthe et lui dit :

— Chère petite amie, je souffrais presque autant que vous tout à l'heure; maintenant je suis heureuse... espérez!... je vous porterai bonheur.

« Votre ami guérira... je le sens en moi... »

— Que le bon Dieu vous entende et nous protège, mademoiselle, répondit Berthe; mais, voyez-vous, nous sommes si peu habitués au bonheur que je ne vivrai plus tant que je ne l'aurai pas revu.

Dix minutes après, le cheval, blanc d'écume, le flanc battant, stoppait devant la Charité.

Avec une assurance qu'elle n'aurait jamais cru avoir, Suzanne entra, conduisant Berthe dont les larmes coulaient toujours.

Le concierge, favorablement disposé à l'aspect de cette visiteuse luxueusement vêtue, descendant d'un coupé irréprochable, se découvrait, saluait, offrait ses services.

Suzanne, en quelques mots rapides, exposa le motif de sa présence.

Le concierge les conduisit au bureau, où l'on aurait tous les renseignements. Un employé complaisant indiqua la salle où se trouvait Bobino, le numéro de son lit, et, cinq minutes après, les deux jeunes filles arrivaient près du blessé.

Horriblement faible, le pauvre garçon, dont une mortelle inquiétude augmentait encore les souffrances, ne put retenir un geste de surprise à l'aspect des deux jeunes filles.

Il reconnut aussitôt Berthe et murmura d'une voix éteinte :

— Berthe!... ma Berthe!... comme je suis heureux...

— Jean!... mon cher Jean... vous êtes donc bien mal... ici... à l'hôpital... c'est affreux...

— Cela... ne sera rien... puisque je vous vois...

— Mais eux, là-bas!...

— Monsieur, fit Suzanne, je suis une amie inconnue, mais bien dévouée...

— Soyez sans inquiétude sur le sort des vôtres.

— Merci! murmura-t-il sans demander pourquoi ni comment, rassuré par cette douce apparition qui surgissait à l'improviste, et sentant dans son cœur, avec une gratitude infinie, une affection spontanément éclose, comme s'il connaissait et aimait déjà cette belle fille si bonne pour son amie.

Suzanne, de son côté, regardait avec une commisération très douce, à laquelle se mêlait une curiosité légitime, en somme, l'ouvrier typographe.

Elle aussi se sentait attirée vers lui par une sorte d'affinité qu'elle ne s'expliquait pas, comme s'il était un parent inconnu dont elle entendait parler et qu'elle apercevait pour la première fois.

Berthe, dont les beaux yeux rougis allaient de Bobino à Suzanne, constata aussi, pour la première fois, cette ressemblance vraiment extraordinaire entre les deux jeunes gens.

Mais elle ne songeait pas à en faire la remarque, tout entière à sa douleur, n'osant pas faire parler Bobino, lui serrant la main, lui balbutiant des mots sans suite, voulant connaître les causes de la catastrophe, savoir ce qu'il avait, n'osant pas l'interroger, crainte de le fatiguer.

En quelques paroles très brèves, il raconta l'attaque, sa lutte, son évanouissement, son inquiétude en se trouvant dans un lit d'hôpital, consolant Berthe, lui disant qu'il espérait guérir pour lui consacrer sa vie, l'aimer toujours... toujours!

Il eut quelques mots de gratitude émue pour Suzanne, dont Berthe lui expliquait la bienveillante intervention, et tout faible, après cet effort qui semblait l'avoir anéanti, retomba sur son oreiller.

La surveillante arrivait, en ce moment, par ordre de l'interne, les visiteuses de se retirer. L'état du malade exigeait un repos absolu, et il fallait à tout prix lui éviter émotions et fatigues.

Berthe, le cœur bien gros, se rendit

à cette raison. Elle se baissa sur Bobino, l'embrassa tendrement, lui dit tout bas à l'oreille :

— Jean, mon ami... je t'aime... prends bon courage, on te guérira.

Suzanne, fraternellement, lui serra la main et lui donna quelques bonnes paroles d'encouragement et ajouta :

— Nous reviendrons!

Bobino lui balbutia un remerciement ému et les regarda partir, vouant à la jeune patricienne, qui avait été si secourable pour son amie, une reconnaissance sans bornes.

Suzanne, en partant, mit un louis dans la main de la surveillante et lui dit :

— Je vous le recommande.

Celle-ci, peu habituée à de pareilles aubaines, salua et promit de s'occuper spécialement du blessé.

Suzanne lui fit un signe qu'elle comprit à merveille. Elle s'approcha d'elle et lui dit tout bas à l'oreille :

— Pensez-vous qu'il guérira ?

— Que dit de son état le chirurgien ?

— Bien grave! répondit-elle en hochant la tête, et de manière à ne pas être entendue de Berthe.

La voiture, qui avait stationné devant l'hôpital, les ramena toutes deux à la rue Méchain.

Malgré les instances de Berthe, Suzanne refusa de monter, voulant, avec sa délicatesse de femme, se soustraire à de nouveaux témoignages de reconnaissance.

Elle partit, heureuse d'avoir accompli son devoir, songeant que Maurice avait dû achever sa bonne œuvre et disant à Berthe, qui ne savait comment lui témoigner sa gratitude :

— Je ne sais pas quand je vous reverrai, mais s'il vous survient quelque ennui, ne manquez pas de m'écrire.

XXIII

Maurice avait lestement empoché tout l'argent qu'il avait chez lui, et s'était empressé d'obtempérer à la prière de Suzanne.

Il n'est rien de tel que les gens fêrus d'amour pour donner sans compter, et le peintre était doublement généreux, et comme artiste, et comme amoureux.

Il marchait à longues enjambées, trouvant la rue plus large, le ciel plus pur, le soleil plus radieux.

Comme Suzanne l'aimait! comme il aimait Suzanne!

Il sentait encore sur ses lèvres l'empreinte des lèvres de son amie, savourait par la pensée ce moment de capiteuse ivresse qui les avait jetés aux bras l'un de l'autre, et, plein d'espoir maintenant, après avoir connu les plus cruelles angoisses, pensait :

— Oui, c'est vrai! l'avenir est à nous.

Tout heureux d'accomplir une bonne œuvre à laquelle Suzanne l'associait, il se hâtait tant qu'il pouvait, pour jouir bientôt du délicieux bonheur de faire le bien et de se lier encore plus indissolublement à sa fiancée par la complicité de la charité.

Il escalada en un moment le troisième étage de la maison désignée par Suzanne et sonna. Germaine vint ouvrir.

Du premier coup d'œil, il reconnut la splendide créature, si belle, si bonne, qu'il avait, en compagnie de son ami, le prince russe, retirée de l'eau, et que Michel avait tant aimée.

Il avait quitté Germaine convalescente, partant pour l'Italie, entourée de ce luxe que Michel prodiguait avec la profusion d'un millionnaire, et il la retrouvait là, dans un petit logement misérable, à peine meublé, devant une machine à coudre, dont le ronflement avait été interrompu par le timbre de l'entrée.

Où, c'était bien là Germaine, toujours admirable, mais si pâle, si faible, qu'elle semblait à chaque moment près de défaillir.

Il pressentit un mystère, une immense infortune, quelque terrible aventure, et se découvrant avec un respect attendri devant cette femme qui semblait personnifier à la fois le devoir et la souffrance, s'écria, les larmes aux yeux :

— Germaine!... vous ici!... dans ce galeas!...

— Est-ce donc ainsi que je devais vous retrouver ?

Et Germaine, affaiblie par le travail acharné, les privations incessantes et

* Voir les numéros 186 à 219.

les angoisses épouvantables endurées depuis si longtemps, murmura d'une voix brisée, à l'aspect de l'ami si bon, si dévoué, qu'elle aimait fraternellement :

— Maurice... oh ! je suis heureuse de vous revoir enfin...

Et le peintre, la voyant si faible, si pâle, chancelante, se sentit navré.

Sans soupçonner pourtant que Germaine mourait littéralement de faim, car elle avait donné le dernier morceau de pain à Michel qui l'avait dévoré avec sa glotonnerie de dément, il comprit qu'il y avait, à côté d'une misère poignante, une douleur atroce.

— Vous souffrez, Germaine ? demanda-t-il, si cruellement impressionné qu'il craignait d'éclater en sanglots.

— Oui, Maurice, je souffre...

« Je souffre tout.

Il restait debout, craignant de voir la jeune fille défaillir, et reprit, saisi au cœur d'une immense pitié pour cette infortune si digne et si fière...

Il reprit :

— Vous êtes donc seule en ce moment ?

« Berthe, votre sœur ?...

— A l'hôpital, près de Bobino assassiné... blessé peut-être à mort.

— Oh !...

« Mais... Marie... votre jeune sœur ?...

— Là... dans son lit... mourante, elle aussi...

— Enfin, vous connaissez mon dévouement pour vous... pardonnez-moi si je suis indiscret...

— Vous avez aidé à me sauver... vous êtes un de ces amis auxquels on dit tout.

— Eh bien !... Michel Bérésoff... qu'est-il devenu ?...

« Il manque à tous ses devoirs... vous laissez dans une détresse pareille...

« C'est une infamie... J'ai honte de lui... et je serai désolé d'avoir à le mépriser...

— Si vous saviez tout !

— Parlez, Germaine, je vous en supplie.

— Voyez-vous, c'est terrible à dire.

« Je puis bien vous conter nos misères à nous, mais les siennes, à lui...

« Je vous assure, c'est pire que tout...

— Dites ! oh ! dites... ce n'est pas par une vaine curiosité que je vous interroge... c'est au nom de notre sympathie... de notre amitié...

— Eh bien ! reprit Germaine avec effort, Michel ruiné, dépossédé de tout, sans un sou...

— Lui ! que m'apprenez-vous là ?...

— Michel me hait !... vous entendez, il me porte une haine affreuse, irraisonnée, stupide, qui me tue...

— Vous haïr, Germaine, vous !...

« Mais c'est de la démence !

— Hélas ! oui !

— Mais enfin, qu'est-il devenu ?

— Il a voulu se suicider, et j'ai pansé sa blessure... il était malheureux, j'ai tenté de le consoler... il mourait de faim, nous l'avons hébergé... il m'a détestée, je l'ai aimé... je n'ai plus que ma vie à lui donner... qu'il la prenne donc !

— Mais, voyons, c'est un monstre !

— Non ! mais un pauvre fou !

— Lui, fou !...

— Dont la folie consiste à me haïr, à vouloir me faire épouser mon bourreau et à vouloir se tuer.

« Vous allez le voir.

— Comment ! il est ici ?

— Il a été l'ami des mauvais jours, il m'a sauvée, secourue, aimée, protégée.

« Par devoir, par affection, j'ai fait, nous avons fait tout ce que nous avons pu.

Maurice, que l'attendrissement gagnait de plus en plus, admirait l'héroïque simplicité de ce dévouement si entier, si absolu, et bénissait, dans son cœur, Suzanne, que le hasard avait amenée là, comme l'ange de la délivrance.

Il allait prier Germaine de disposer de lui, et lui reprocher doucement de lui avoir caché cette infortune, quand brusquement une porte s'ouvrit, et Michel apparut.

— Oui, oui, dit-il sans préambule avec une étrange volubilité, c'est toi, Maurice, j'ai reconnu ta voix.

« Heureux de te revoir, mon cher !

« Tu vas me rendre un signalé service en m'aidant à sortir d'ici... un trou infect où l'on me séquestre...

« Oui, mon ami, je n'ai pas le droit de sortir, sous le prétexte que je suis fou.

« Eh ! pardieu ! je le sais bien, que je suis aliéné. Mais qu'est-ce que ça peut fiche à ces gens-là ?...

« Est-ce que je les connais, moi ?

« Et cette Germaine, avec ses airs sainte-nitouche, une coquine que je hais... oh ! mais à la tuer...

« Elle te racontait des boniments... ça, j'en suis sûr... une roubiarde, une mauvaise drôlesse que je crosserais à coups de pied, si je ne me retenais pas.

Germaine, désespérée, voulut intervenir et calmer le fou.

Il reprit avec violence :

— Assez ! vous dis-je, et faites-moi place.

« J'en ai assez de vous voir !

« Allons, Maurice, partons... aide-moi à sortir de cette boîte répugnante... que je fuie ces gens qui m'ont tout volé ; puis après, si tu veux, je me tuerai chez toi ; on doit y être très bien...

Si encore, Germaine avait été toujours aimée du prince devenu pauvre !

Mais non ! le malheureux dément haïssait de toutes ses forces l'infortunée jeune fille !...

En vérité, c'était affreux et la cruelle réalité dépassait tout ce que le peintre pouvait imaginer.

Maurice, avant d'aviser au plus pressé pour améliorer cette situation, voulut essayer de calmer le prince Bérésoff.

Il s'approcha de lui, prit sa main, lui parla doucement, affectueusement.

— Voyons, Michel, dit-il, sois homme... sois vaillant comme je t'ai connu jadis.

« Nous te sortirons de là, mon ami.

« Tu connais ma grande et sincère amitié pour toi...

— Assez ! interrompit-il avec son impatience nerveuse ; assez !... je n'ai plus d'amis...

— Moi, Michel !... moi qui ne t'ai jamais oublié...

— Toi ! allons donc !... Tu te laisses

A ces mots, il rentra dans sa chambre ferma la porte, et laissa seuls Germaine et le peintre.

— Et vous ne craignez pas qu'il se livre sur vous à des voies de fait... qu'il vous maltraite... qu'il essaie de vous tuer ? demanda Maurice interdit.

— Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, répondit Germaine ; je lui appartiens corps et âme...

« Cependant je voudrais vivre assez pour le voir moins malheureux...

— Dites-moi donc, chère et noble martyre, en quoi je puis vous être utile.

« Mon affection pour lui, pour vous, m'autorise à vous offrir mon dévouement...

« Parlez, Germaine, disposez de moi...

— Je n'ai pas le droit de vous refuser, répondit enfin Germaine avec effort.

« Oui, j'accepte pour lui... pour ma chère petite Marie... pour mon pauvre Bobino...

« Revenez demain, mon ami, nous aviserons.

— C'est entendu !... à demain dans la matinée...

Un gémissement plaintif de Marie fit tressaillir la grande sœur, qui se précipita dans la chambre de l'enfant.

Profitant du moment où il était seul, Maurice mit quelques billets bleus sur la machine à coudre, les immobilisa avec une pincée de lous, et tout doucement partit, craignant que la jeune fille ne refusât ce premier et plus urgent service.

Marie venait de s'éveiller en entendant les éclats de voix de Michel.

La petite malade se trouvait un peu mieux. Non pas qu'elle fût, hélas ! hors de danger, mais les symptômes les plus alarmants peu à peu cessaient de se manifester. Elle demanda :

— Michel est donc encore méchant ?

— Un peu nerveux, comme toujours, fit Germaine avec sa sublime résignation.

— Il y avait quelqu'un là, tout à l'heure ?

— Notre ami, M. Vendol, tu sais, le peintre.

— Oh ! oui, je voudrais bien le voir.

« Et aussi Michel.

« Tu sais, comme il est raisonnable quand il est près de moi.

— Oui, ma chérie, je vais les prier de venir.

Quand elle rentra dans la pièce voisine, Germaine fut d'abord interdite de la trouver vide.

Apercevant sur la machine l'or et les billets furtivement déposés là par Maurice, elle comprit la délicatesse du jeune homme et mentalement lui envoya une reconnaissante action de grâce.

Avec son impatience de malade, Marie appela :

— Germaine !... ils ne viennent donc pas ?

La grande sœur alla frapper à la porte de Michel et ouvrit aussitôt.

— C'est encore vous ! dit-il, toujours en colère, en se levant de la chaise où il se tenait, le corps en deux, la tête enfoncée entre les deux mains.

« Oh ! quand donc pourrai-je être enfin tranquille, et surtout loin de vous !... bien loin de vous !

— Marie vous demande, mon ami, répondit-elle avec son inaltérable résignation de martyre.

Pour la première fois, le fou refusa.

— Non ! je ne veux pas.

« Vous abusez de l'amitié que je lui porte pour me faire faire ce que vous voulez.

« Je veux partir.

— Je vous en prie !

— Fichez-moi la paix...

— Mais...

— Vous ne voyez donc pas que je suis à bout... que j'en ai assez d'être emprisonné ici ?

« Allons, faites-moi place.

— Non, vous ne sortirez pas.

— Ah ! pardieu ! nous allons bien voir.

Germaine, résolument, se mit devant la porte.

Michel, grinçant des dents, poussa violemment la jeune fille et voulut passer outre. Germaine se cramponna de toute sa force, en suppliant le fou de rester, d'attendre au moins au lendemain le retour du peintre, qui, sûrement, le ferait sortir avec lui.

(La suite au prochain numéro.)



LE SECRET DE GERMAINE. — Elle, s'abandonnait avec un long soupir.

Pendant ce flux de paroles, Maurice, désolé, n'avait pas pu placer un mot.

Il regardait Michel avec une curiosité pleine de douceur et d'affection, ne pouvant réussir à s'expliquer l'état pitoyable de son ami, se demandant vainement dans quelle catastrophe avait sombré cette belle intelligence, comment cet amour pour Germaine avait ainsi pu se changer en aversion, admirant l'humble dévouée dont l'abnégation ne fléchissait pas.

En un moment, il devina cette misère affreuse qui avait succédé à l'opulence, pressentit les sacrifices réellement surhumains que ces braves cœurs s'étaient imposés pour soutenir cette lutte sans trêve, sans espoir, contre l'adversité.

Avec cela, aucune compensation, aucune joie intime pour prix de ces efforts inouïs !

Des catastrophes succédant sans relâche aux catastrophes, l'enlèvement inévitable dans le malheur, la proximité d'une terminaison fatale à cette vie de combats stériles qui avaient épuisé les corps avant de désespérer les âmes.

entortiller par cette enjôleuse de Germaine...

« Si tu étais mon ami, tu m'emmènerais chez toi... tu me prêterais un lit et un revolver...

« Je me tuerais dans ce lit... on y est très bien pour se tuer... j'ai essayé déjà...

« Je recommencerais de si bon cœur, puisqu'il le faut !

— Non, Michel, il ne le faut pas, et tu ne commettras pas cette lâcheté...

Cette contradiction exaspéra le prince qui fut pris de fureur et s'écria :

— Tu te mets d'accord avec mes ennemis... je ne te connais plus... va-t'en... sors !... mais va-t'en donc, mauvais barbouilleur, dont j'ai honte d'avoir été l'ami...

Maurice, atterré, demeurait cloué à sa place, ne sachant plus ce qu'il devait faire, craignant pour Germaine un dénouement tragique.

Le prince reprit avec plus de violence encore :

— Si j'avais encore mes gens, je te ferais jeter à la porte.

« Puisque tu ne veux pas t'en aller, c'est à moi de me retirer.

L'INCONSOLÉE

Grand roman de Passion

PAR JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

La Maison des Angoisses

I (Suite.)*

Huit jours se passent. Un soir, elle reçoit une lettre de convocation. On la prie de se présenter le lendemain au bureau de police. Et là, le lendemain, à dix heures, le secrétaire lui apprend, avec prudence, que Richard Larnaudet a quitté Paris et la France, s'est embarqué au Havre, sur la *Normandie*, à destination de New-York...

Elle écoute, ébahie... Et tout à coup, sans presque réfléchir, instinctivement : — Il n'est pas parti seul? Quelqu'un l'accompagnait?

— Une femme... qu'il a déclaré être la sienne...

Elle s'en revint par les rues, chancelante. Chez elle, elle n'eut même pas la force de pleurer, tant elle était anéantie. Elle se mit au lit avec une grosse fièvre... une fièvre compliquée d'autres symptômes.

Comme il lui restait quelque argent, — de la dernière générosité de son mari, — elle fit appeler un médecin.

Il l'examina, constata sa santé délabrée, très atteinte.

— Vous êtes faible, dit-il, il vous faudrait une bonne nourriture, du vin, de la viande, un grand repos d'esprit... Avez-vous des parents à la campagne?

— Je suis seule.

— Vous êtes veuve?

— Mon mari m'a quittée, il y a quelques jours.

— Je souhaite qu'il vous revienne bientôt... car vous êtes enceinte!

Tout son être en tressaillit. Un vague doute lui était venu, en ces derniers temps, mais elle n'osait y croire... Seule, elle eût supporté son abandon plus facilement... Comment ferait-elle désormais avec un petit?... Quelle vie!... Que de misères!...

Quelques jours après, elle se retrouvait debout.

De New-York, pas de lettres, aucune nouvelle. C'était bien fini. Elle ne devait plus compter sur Richard.

Alors, il lui fallut songer à organiser sa vie, désormais. Elle ne devait compter sur personne au monde. Elle était seule, seule irrémédiablement. Et cette idée lui rendit une énergie factice.

Du bon vin! de la viande! Et la campagne! Il parlait à son aise, le médecin!... Il fallait travailler à n'importe quoi, pour préparer la venue de l'enfant, économiser pour les jours où il serait malade!... Il fallait mourir à la peine, pour le faire vivre!

Elle fit l'inventaire de ce qui lui restait: quelques meubles et du linge. Comme argent: deux cents francs, environ...

Elle n'irait pas loin avec cela. Du moins, cela lui permettrait de chercher.

Elle payait six cents francs de loyer, pour deux pièces et la cuisine. C'était trop, mais le trimestre était commencé. Comme on était en été, il lui faudrait peu de chose pour le ménage. Elle économiserait le chauffage, la lumière. Ah! si elle pouvait conserver pour plus tard ces deux cents francs!...

Quel genre de travail trouver?

Elle se mit en quête, dès le premier jour. Elle allait au hasard, dans les rues, s'offrant dans les magasins, rebutée partout.

— Quelles sont vos références? Que savez-vous faire? D'où sortez-vous? Vous n'avez jamais travaillé? Avez-vous,

* Voir le numéro 219.

du moins, des recommandations? Non?... Adressez-vous ailleurs... Plus tard, peut-être, nous pourrions vous être utile... Nous prenons note de votre demande... Laissez-nous toujours votre adresse.

Voilà ce qu'elle obtenait. On lui indiqua des bureaux de placement. Elle s'y adressa. On lui fit

âme en détresse, — les petites ouvrières qu'elle croisait le long du chemin et qui se rendaient à l'atelier, fleuristes, brodeuses, couturières, blanchisseuses, compositrices, employées de magasin, lingères, modistes, appartenant à ces mille métiers de la grande ville industrielle et dévorante.



LE SECRET DE GERMAINE. — Les deux jeunes filles arrivaient près du blessé.

déposer quelque argent et on la pria d'attendre.

Quinze jours se passèrent en inutiles démarches.

Un bureau de la rue Montmartre lui envoya deux adresses d'emplois vacants. Elle crut être arrivée au terme de ses inquiétudes.

Elle se rendit aux adresses indiquées; elle en revint écourée; il y avait deux emplois vacants de caissières dans des brasseries de femmes, l'une au quartier Latin l'autre dans les parages de la place de la République.

Elle comprit vite ce qu'on eût exigé d'elle.

Elle eût voulu donner des leçons de piano ou de dessin, mais ces leçons ne s'obtiennent qu'après des succès de salon, ou par des relations de famille.

Cela l'eût sauvée, pourtant. Elle fit faire des cartes et les lança. Réussirait-elle à vivre en attendant?

Elle faisait un cruel apprentissage de l'existence de la femme pauvre, et dans ses courses matinales à travers Paris affairé, grouillant de travailleurs, que de fois elle enviait, — de toute sa pauvre

Sa grossesse était pénible. Ces courses interminables l'éxténuaient.

La pendule était repartie pour le Mont-de-Piété; déjà, aussi, presque tout le beaulinge qui venait du cher trousseau de jeune fille; les reconnaissances étaient vendues.

La misère, hideuse, s'avancait, lentement, sans remède...

Un matin, autour des Halles, Liette vit des marchandes de fleurs qui traînaient leurs éventaires chargés de bouquets.

Elle les considérait avec envie. C'eût été l'existence pour elle, si elle avait pu, mais c'était lourd à trainer, cette petite voiture sans doute.

— Voulez-vous me permettre de vous aider? dit-elle à une vieille qui semblait fatiguée.

— Mais oui, ma belle, autant qu'il vous plaira...

Elle poussa, s'arc-boutant des pieds sur les pavés, mais elle s'arrêta essouffée, après quelques pas.

— C'est trop fort pour vous, ma petite, vous n'avez pas des mains à manier ces fardeaux-là!...

Il fallait chercher autre chose, un ouvrage sédentaire. Elle finit par le trouver, chez une entrepreneuse de lingerie qui confectionnait des peignoirs et des camisoles pour certains grands magasins. L'entrepreneuse, madame Jasmin, traitait à forfait et recevait soixante centimes de façon par pièce. Elle les distribuait à des ouvrières auxquelles elle les payait, tantôt quarante, tantôt cinquante centimes. Ces peignoirs n'exigent pas beaucoup d'habileté et se vendent dans le commerce, ainsi que les camisoles, 2 fr. 50 ou 2 fr. 75.

Mme Jasmin remit un paquet à Liette en lui disant :

— Vous pouvez facilement en coudre deux dans votre journée.

Et elle lui offrit quarante centimes, avec promesse de l'augmenter si l'ouvrage était propre.

Liette gagnerait donc seize sous par jour.

Elle essaya. Du matin au soir, elle s'acharnait au rude labeur, le dos courbé, la poitrine rentrée. Elle avait tant couru, en ces derniers temps, qu'elle s'estimait heureuse. C'est pour ses pareilles, pauvres femmes, qu'a été écrite la célèbre chanson anglaise :

« Une femme est assise, couverte de haillons. Ses paupières sont rouges et gonflées, ses doigts sont las et usés. Avec une hâte fiévreuse elle pousse son aiguille, elle tire son fil et, sans relâche, d'une voix aigre et gémissante, elle chante :

» Pique, pique, pique, mon aiguille...
» Quand le coq chante au loin, et pique,
» pique, pique encore quand les étoiles
» brillent à travers ton toit disjoint...
» Pique, pique, pique, jusqu'à ce que ton
» cerveau flotte dans le vertige, jusqu'à
» ce que tes yeux soient brûlants et
» troublés... Pique, pique, pique, jusqu'à
» ce que tu tombes endormie sur tes
» bords et que tu achèves de les coudre en
» rêve!...

» Oh! une heure seulement, rien qu'une
» heure de repos!... Trêve un instant, non
» pour goûter les douceurs bénies de
» l'amour et de l'espérance, mais pour
» me laisser aller à ma douleur! Pleurer
» un peu soulagerait tant mon cœur...

» Pique, pique, pique, mon aiguille!
» ma tâche ne s'achèvera jamais... Pique,
» pique, pique dans la pauvreté, dans la
» faim, dans la fange!... (1) »

Elle avait réussi à payer son terme avec le dernier argent laissé par Richard. Il fallait déménager.

Rue de la Parcheminerie, dans une immense maison, elle trouva une pièce unique avec cheminée, tout au fond d'une cour étroite, humide, sorte de puits obscur et puant: nid de fièvres typhoïdes, nid de misères, nid de tristesses. Après plusieurs cours et plusieurs corridors, elle rencontrait sa porte, mal percée, si basse qu'elle était obligée de se courber pour entrer. Une étroite fenêtre prenait jour sur la cour, au rez-de-chaussée. Et quel jour!

La location de ce taudis lui coûtait cent soixante francs par an, soit quarante-cinq centimes par jour, qu'elle devait retrancher des seize sous de son gain journalier. Il est vrai qu'elle était devenue plus habile, à force de coudre, et dans ses douze ou quinze heures d'acharné travail, elle réussissait à faire deux peignoirs et demi, souvent trois, ce qui faisait monter ses journées à vingt sous. Il lui restait donc environ onze sous pour vivre!...

Et elle n'avait plus aucune avance! Du matin au soir, la lampe était allumée, en ce trou infect. Elle finit, dans les journées où il ne pleuvait pas, par aller s'installer près de la porte afin de voir plus clair. Et ce fut là qu'elle

(1) The song of the shirt. — La chanson de la Chemise.

travailla, la taille affaissée, pliée en deux, sous l'œil indifférent des locataires en guenilles qui grouillaient dans cette sorte de cité.

Elle s'y fit un ami pourtant. Près d'elle, quelquefois le matin, lorsqu'il sortait, le soir lorsqu'il rentrait, s'arrêtait un gamin qu'elle avait entendu appeler Charlot.

Il n'avait guère que trois ou quatre ans, mais sa mine éveillée, son air déluré, ses yeux pétillants et noirs, indiquaient la vivacité de son intelligence. Il était vêtu de chiffons en loques, reste de tapis, de morceaux de drap, de linges usés, ramassés dans les ruisseaux et qui laissaient voir par places, aux jambes, aux épaules, sa pauvre chair rougie par les pluies, les froids ou les soleils. C'était un enfant du pavé parisien, que ce petit Charlot; fils d'un ouvrier plumassier dont la femme faisait des ménages, il avait perdu sa mère trois jours après sa naissance et le père s'était suicidé, six mois après, pour échapper à la maladie et à la misère. Une voisine, qui avait quelques rentes viagères, recueillit le marmot et continua de le nourrir au biberon, mais elle mourut aussi. Charlot avait passé de main en main, dans ce quartier, jusqu'à deux ans et demi. A cet âge il avait été recueilli par une femme qui habitait la maison de la rue de la Parcheminerie, la Berlaude, laquelle possédait déjà cinq ou six bambins de la même espèce, adoptés de la même façon, et dont elle tirait profit en les louant à des mendiants et mendiantes du quartier qui s'en servaient pour exciter la pitié publique.

La Berlaude était une hideuse créature, haute et sèche, dont le visage blafard était tailladé de petite vérole. Plus de sourcils, plus de cils. Ses yeux méchants, petits et ronds brillaient, bordés de rouge, et trahissaient un cœur qui n'était plus guère accessible à la tendresse.

Berlaud était chiffonnier, dormait ou se grisait le jour, vagabondait la nuit. Dominé par sa femme. Méchant comme elle.

Charlot était ramené le soir par les mendiants jusqu'à la maison et la Berlaude recevait le prix de la journée : l'enfant, avec sa gentille figure, rapportait gros à ces misérables et la Berlaude le louait cher.

Le petit s'était vite habitué à trouver Liette à sa place, sous le porche, près de la rue, avec une chaise pour elle et devant elle une chaise pour sa lingerie. Il la regardait, restait longtemps en contemplation, comme amusé par le spectacle de l'aiguille incessamment voltigeante.

Et il souriait, lui, pauvre petit, à elle, pauvre femme.

— C'est drôle, dit-il un jour, s'enhardissant, j'en avais jamais vue, moi... dans la casbah...

— J'y suis depuis peu de temps. Un soir, comme il la regardait ainsi, elle posa un instant son aiguille; elle était terriblement fatiguée par ce travail inaccoutumé, par cette vie, par le manque d'air, par tout. Et sa grossesse qui avançait devenait lourde.

— Tu m'aimes donc un peu? dit-elle.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est que ça, aimer?

— Aimer, mon enfant, c'est te regarder avec des yeux bien doux, c'est te caresser, c'est te dire de bonnes paroles, c'est te consoler quand tu pleures... c'est t'endormir et veiller sur ton sommeil; aimer, c'est t'embrasser, mon pauvre enfant...

— Embrasser? dit-il. Je ne sais pas non plus ce que c'est!...

Elle tressaillit. Cet enfant ne connaissait pas les baisers. Si misérable qu'elle fût, il y avait donc, au-dessous d'elle, de plus misérables encore?

Elle lui prend les mains, qu'il retire d'abord, parce qu'il a peur, mais il finit par se laisser faire.

Elle le force à s'approcher. Elle penche cette tête peureuse, comme effarouchée, et sur ce front d'enfant, si pur, sous l'embroussalement des cheveux noirs, elle met un long baiser maternel.

Il a tremblé soudain, sous l'effleurement de ces lèvres.

Des larmes mouillent ses yeux, et pourtant il sourit.

Et il dit gentiment, tendant toujours le front :

— Oh! madame, encore une fois, encore une fois!...

Ce baiser, Charlot ne devait jamais l'oublier, en sa vie tout entière.

Et il en était encore bien ému quand survint la Berlaude.

Elle demeurait au rez-de-chaussée, comme Liette, et de son logement elle apercevait Charlot causant avec la jeune femme.

Elle accourut, lança à Liette une injure et prit le petit brutalement; il trébucha, roula, se releva, et elle le traîna jusqu'au fond de la cour, à bout de bras. Elle le poussa devant elle et referma la porte.

La nuit descendait, mettant un peu plus de ténèbres dans la sombre maison. Liette plia son ouvrage. Il ne faisait plus assez clair pour travailler. Elle rentra.

En passant dans le couloir, elle crut entendre des gémissements qui partaient du logement de la Berlaude.

Elle écouta. Plus rien. Elle s'éloigna et s'arrêta encore. Les gémissements avaient recommencé.

Et il lui semblait reconnaître la gentille voix de Charlot. Est-ce que la mégère le battrait? Pourquoi? Quelle faute avait-il commise de causer avec elle?

La porte fermée, la Berlaude s'est précipitée sur le petit, et ses rudes poings, forts comme ceux d'un homme, s'abattaient sur sa tête, sur son pauvre corps où cela résonnait lamentablement.

Tout d'abord, il ne dit rien. Il savait, par expérience, que crier ne faisait qu'exciter cette furie. Mais bientôt, comme elle l'avait jeté par terre et trépanait sur lui avec rage, il appela au secours.

— Chante, ça t'apprendra à faire du sentiment... Chante, chante!

Il faisait très noir dans le taudis où se passait cette scène, hélas! si commune en certains bas-fonds parisiens. Dans un coin, des os et des chiffons étaient rangés en tas et sur les chiffons et les os grouillaient deux corps d'enfants déguenillés.

L'un d'eux se souleva et se précipita sur la Berlaude. C'était un petit, nommé Criquet, plus âgé que Charlot de trois ou quatre ans, maigrelet, chétif, aux yeux bleus, brûlés de fièvre. Orphelin comme Charlot, recueilli comme Charlot par la Berlaude, et employé par elle à mendier.

— Mais vous allez le tuer, ce petit, la Vioque.

— Toi, mêle-toi de ce qui te regarde, avorton...

Et elle l'envoya rouler au milieu de la chambre. Criquet se releva, se précipita sur elle de nouveau, essayant de toute la vigueur de ses frêles bras d'écartier la mégère du corps brisé de Charlot qui râlait.

— Non, vous ne le tuerez pas... vous ne le tuerez pas... la Vioque...

Et comme la main de la Berlaude s'étendait vers lui et lui étreignait le cou à l'étrangler, il la mordit jusqu'au sang!

Elle le lâcha, oubliant Charlot pour Criquet et courut vers ce dernier; mais l'enfant était agile, glissait entre ses bras comme une couleuvre, lui jetait aux jambes les chaises qu'il rencontrait. Et la lutte se poursuivait ainsi, dans l'ombre sournoise et silencieuse. Charlot avait rampé jusqu'au tas de chiffons et là gémissait, le pauvre, meurtri, et tout sanglant.

Tout à coup la Berlaude avise sur la hotte de son mari le crochet de chiffonnier. Elle s'en empare; Criquet est à sa portée; elle lui en applique, au hasard, un coup terrible.

L'enfant pousse un cri aigu et roule en se débattant.

La pointe est entrée dans le genou droit tout entière, et le coup a été si violent que la baguette s'est brisée!...

La femme ricane, sa colère est tombée. Elle allume une chandelle, plantée dans un os, sur la cheminée, et la lueur vacillante éclaire la scène de ce court drame: Berlaude, hideuse; Charlot presque évanoui, près d'une fillette qui n'avait osé bouger, et au milieu, hurlant toujours, Criquet.

Le lendemain, Liette travaillait dans la cour, mais à l'heure habituelle où Charlot s'en allait avec les mendiants vagabonder dans les quartiers riches, elle ne vit sortir personne.

Quand elle rentra chez elle, à midi,

pour prendre son déjeuner, — une tasse de lait avec un peu de pain, — elle écouta penchée contre la porte de la Berlaude qu'elle venait de voir partir.

De sourdes plaintes sortaient de là, étouffées par l'épouvante.

Elle voulut ouvrir. La porte était fermée. Elle frappa, mais personne ne répondit et les plaintes cessèrent.

Deux ou trois jours après, Liette tomba malade. Elle s'était surmenée. Elle n'en pouvait plus. Ses doigts étaient comme morts et dans l'impossibilité de tenir l'aiguille. Elle écrivit à Mme Jamin d'envoyer chercher l'ouvrage terminé, mais on ne lui en donna pas d'autre.

Un mois s'écoula ainsi. Il n'y avait plus d'argent. On lui conseilla de s'adresser au bureau de bienfaisance...

Elle y courut, la rougeur de la honte sur le front. C'était la première fois qu'elle mendiait. Elle exposa sa situation. Un employé, pris de pitié, l'accompagna rue de la Parcheminerie, vérifia ses dires, lui remit dix francs.

Elle vécut encore quelques jours avec cela, puis elle se rendit à la mairie dans l'espoir qu'on la secourrait encore. On lui remit trois francs.

En rentrant, elle se croisa dans la cour avec la Berlaude, qui se mit à rire. Juliette ne comprenait pas pourquoi.

Il pleuvait. C'était par une froide soirée de novembre. La pauvre femme était mouillée et transie. Elle grelottait. Ce n'était pas beau, son chez elle. Et pourtant elle aspirait après le repos de son lit. Le terme de sa grossesse approchait.

Devant sa porte elle s'arrêta, mit la clef dans la serrure. Mais la porte s'ouvrit et un homme se présenta, l'air honnête, le visage encadré d'une forte barbe noire.

Derrière lui, une femme balayait, et cinq enfants, assis par terre, mangeaient des croûtons de pain, — sept personnes dans une chambre qui était trop étroite pour Liette toute seule!

— Qu'y a-t-il pour votre service? fit poliment l'homme.

— Mais, monsieur, dit Liette surprise, vous êtes chez moi...

— Chez vous? ah! c'est vous qui êtes l'ancienne locataire?

— Mais j'habite toujours cette chambre... mes meubles...

— Ma pauvre petite, vos meubles sont dans la cour. Il paraît que vous redevez un mois au proprio. Alors il vous a expulsée... y en a des durs, allez! des proprio...

— Expulsée! dit-elle, comprenant à peine. Expulsée! mon Dieu, où vais-je aller dormir?

— Sûrement ce n'est pas gai. En trébuchant Liette regagna la cour. L'homme n'a pas menti. Les meubles, c'est-à-dire son lit et une chaise, sont empilés près de l'escalier Nord de la cour. Elle s'assied sur une paille et elle pleure, doucement, longuement, le visage caché dans les deux mains.

La pluie tombe toujours, fine, serrée, glacée.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmure Liette qui sanglote.

Elle ne peut pourtant pas rester là. Demain elle viendra chercher ses meubles. Elle sort. Elle trouvera bien un garni pour se coucher, mais demain?... Demain?... Elle voudrait conserver les trois francs du bureau de bienfaisance. Comment faire?...

Elle a entendu parler des asiles de nuit. En est-elle réduite là? Oui, il le faut bien... Manger un peu, puis dormir dans un endroit chaud... Demain elle verra... Il fait si froid... Cette pluie incessante... le ciel bas et lourd... le vent qui souffle en rafales... que tout cela est triste...

Rue Saint-Jacques, pas très loin, il y a un asile pour les femmes. Elle s'y traîne, y arrive demi-morte de fatigue et de fièvre. Elle sonne. On ne répond pas. Elle sonne de nouveau encore. Un employé entr'ouvre la porte.

— On ne reçoit plus personne après neuf heures.

La porte se referme.

Alors, elle se laisse tomber sur le trottoir. Sous la pluie glacée, une chaleur l'évanouit. Elle ferme les yeux, pousse un soupir et croit qu'elle s'endort... Elle est évanouie.

Deux gardiens de la paix l'aperçurent et s'approchèrent lentement.

Ils la relevèrent. Elle revenait à la connaissance. Ses dents claquaient. Elle

eut peur des hommes noirs qui la soutenaient et qui pourtant y mettaient de la douceur, presque de la pitié.

— Je n'ai rien fait, dit-elle, je vous assure que je n'ai rien fait.

— Vous n'avez donc pas de domicile? — On m'a expulsée ce soir... Mes meubles sont dans la cour... J'ai bien froid... et je suis enceinte... Je voudrais me réchauffer un peu...

— Pouvez-vous marcher? Elle essaya, mais fléchit sur ses jambes.

— Nous allons vous aider. — Où me conduisez-vous? — Au poste.

— Au poste! comme les assassins! comme les voleurs!

— Nous ne pouvons pas vous laisser coucher dans la rue. Par ce temps-là, demain vous seriez morte.

Elle se laissa emmener. Elle n'avait plus d'énergie. Du reste, quand elle fut au bureau de police du Panthéon, dans la grande salle surchauffée par un poêle énorme, flamboyant, elle fut prise tout de suite par la chaleur lourde.

Le brigadier ne la mit pas au violon. Elle eut la permission de passer la nuit sur un banc, où elle s'endormit tout de suite, la tête contre le mur.

Deux filles, ramassées ivres dans une bataille, chantaient aussi des chansons obscènes, au violon, en faisant un bruit d'enfer.

Elle finit par ne plus rien entendre de tout cela et ne se réveilla que le matin assez tard.

Un officier de paix causait avec le brigadier en la regardant. Elle n'entendait pas ce qu'ils disaient. L'officier s'approcha :

— Vous n'avez aucune ressource? Vous ne travaillez pas.

Elle expliqua ce qui lui était arrivé.

— Vous êtes-vous adressée à l'Assistance publique?

— Non, pas encore, excepté aux bureaux de bienfaisance.

— Allez donc avenue Victoria. Vous recevrez un secours.

Elle remercia, sortit. Avenue Victoria, elle reçut trente francs. Elle revint alors rue de la Parcheminerie, paya son propriétaire. On lui trouva un taudis plus noir, plus étroit, plus sinistre encore que celui d'où on l'avait expulsée. et deux ouvriers de la maison, pour quelques sous, rentrèrent ses meubles.

A l'Assistance, on avait pris son nom et son adresse. Une femme vint la visiter le lendemain, lui dit de bonnes paroles. En même temps, d'une maison de secours de la rue Saint-André-des-Arts, elle recevait des vêtements plus chauds. C'était de la pitié administrative, mais enfin c'était de la pitié. Était-ce donc la fin de ses misères?

Elle arrivait au dernier mois de sa grossesse. Il fallait bien qu'elle se résignât à accoucher dans un hôpital. Là, on la garderait jusqu'à ce qu'elle fût rétablie et en état de travailler, — elle se l'imaginait du moins, — et de nourrir l'enfant innocent qui allait naître d'elle...

Elle fit sa demande à l'Assistance... Elle attendit vainement pendant plus de quinze jours... Il n'y avait de place ni chez les sages-femmes administratives ni dans les hôpitaux... Enfin, le seizième jour, on lui dit de se présenter, non point à la Maternité dont les vingt-cinq lits étaient occupés, mais à la Clinique d'accouchement de la rue d'Assas.

Là, elle fut reçue par l'interne de service.

Il était temps. Elle s'y trouvait à peine depuis deux heures qu'elle était prise des premiers symptômes.

Dans la journée, elle accoucha...

La Clinique, comme la Maternité, est établie surtout au point de vue de l'enseignement. A la Maternité, ce sont les élèves sages-femmes qui s'instruisent. A la Clinique, elles alternent avec les étudiants.

Autour de son lit, des hommes étaient là, jeunes qui écoutaient un médecin. Et tous ils regardaient son pauvre corps que tordaient les tortures de la maternité!...

Tout d'abord, elle n'avait pas voulu! Elle s'était révoltée!...

— Des femmes! des femmes! avait-elle dit.

(La suite au prochain numéro.)

L'effroi par téléphone

Une demoiselle du téléphone de New-York, âgée de 19 ans, ayant été prise d'un accès d'aliénation mentale pendant son service, a causé une extraordinaire série d'incidents. Elle signala d'abord à la préfecture de police le projet d'une bande de malfaiteurs qui se proposaient d'attaquer une grande banque. Dès l'avis reçu, la police établit une surveillance et plusieurs personnes inoffensives furent arrêtées.

Après avoir mis en mouvement la police, la malheureuse démenta téléphona à plusieurs particuliers. A chacun d'eux elle annonça que sa femme était infidèle et donna des renseignements sur ses relations.

La demoiselle du téléphone, après avoir ainsi jeté le trouble dans plusieurs ménages, s'est attaquée au monde du commerce. Elle fit par téléphone des commandes importantes à plusieurs grandes maisons. Bien entendu, les marchandises livrées furent refusées.

Enfin, la téléphoniste provoqua un véritable désarroi à la Bourse, en transmettant des chiffres de cote fantaisistes. De nombreuses réclamations furent adressées au bureau central des téléphones, où l'on ne tarda pas à découvrir la cause de toutes ces tribulations.

On dut employer la force pour la maîtriser et pour la conduire à l'asile des aliénés.

Un étrange juge de paix

Un homme d'allures très correctes, fort élégamment habillé et coiffé d'un chapeau haut de forme impeccable, pénétrait sans attirer l'attention, dans la salle de la justice de paix de Neuilly-sur-Seine.

Puis, profitant de ce que le cabinet du juge était inoccupé, il s'installait commodément dans le fauteuil du magistrat et se mettait à examiner les dossiers et à écrire toutes sortes de notes sur des feuilles à en-tête qui se trouvaient sur le bureau.

Trompées par les apparences, plusieurs personnes, croyant avoir affaire au juge de paix, frappèrent à la porte du cabinet et s'adressèrent à l'homme qui leur répondit qu'il était bien le juge de paix et les invita à exposer leurs doléances.

Puis, sans se départir de son assurance, le pseudo-magistrat se mit à trancher les questions de droit les plus ardues, mais il les tranchait de la façon la plus fantaisiste. Et si l'on manifestait quelque étonnement : « Cela ne souffre aucune difficulté, affirmait-il, car je suis l'ami intime de M. Poincaré. »

Interloqué par de pareils propos et pensant que le juge n'était peut-être pas dans son état normal, un des plaideurs alla avertir le concierge qui, flanqué de deux agents, arriva sur ces entrefaites. On eut alors l'explication de ce qui s'était passé. Le pseudo-juge, en dépit de ses allures calmes et mesurées, n'était qu'un pauvre dément.

Il a été envoyé à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

— Enfin ! je vais donc voir mon ami Poincaré ! s'est-il écrié en y arrivant.

Une famille de colosses

Dans presque toutes les familles, il existe entre ascendants et descendants des différences physiques dont quelques-unes fort curieuses : tel colosse aura pour fils un nain ; telle femme fluette donnera le jour à un formidable gaillard. La famille Richard, de Somain (Nord), donne, au contraire, un rare exemple d'homogénéité : elle se compose de huit personnes, le père, la mère, trois garçons et trois filles, qui, tous, dépassent largement la moyenne, tant pour la taille que pour le poids.

Le père, François, mesure 1 m. 80 et pèse 95 kilos ; mais ses fils atteignent de 1 m. 92 à 1 m. 95 et pèsent de 95 à 115 kilos. La plus petite des filles mesure 1 m. 75, les autres ont 1 m. 80 à 1 m. 90 et leur poids varie de 80 à 105 kilos.

Les membres mâles de la famille Richard exercent tous le métier de mineur, comme le père. Ce dernier prit part à la guerre de 1870, comme mobile, et participa aux batailles de Bapaume et de Saint-Quentin.

Les petits-enfants promettent de suivre les traces de leurs ascendants. L'un d'eux, bien que n'ayant que quatorze ans, mesure déjà 1 m. 72.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

PHONOS et CINEMAS PATHE
Echange anciens phonos, réparations
Cinéma de Salon KOK - Location de films.
456, Rue Montmartre, Paris. Catalogue O franco.



La Meilleure Bicyclette de Route

MACHINE de PREMIER ORDRE
dont les différentes pièces sont

signées par les Grands Maîtres de la Fabrication des Cycles

Absolument garantie : solide, légère et élégante.

Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand tourisme.

PRIX NET : 196 FRANCS
Payables à raison de

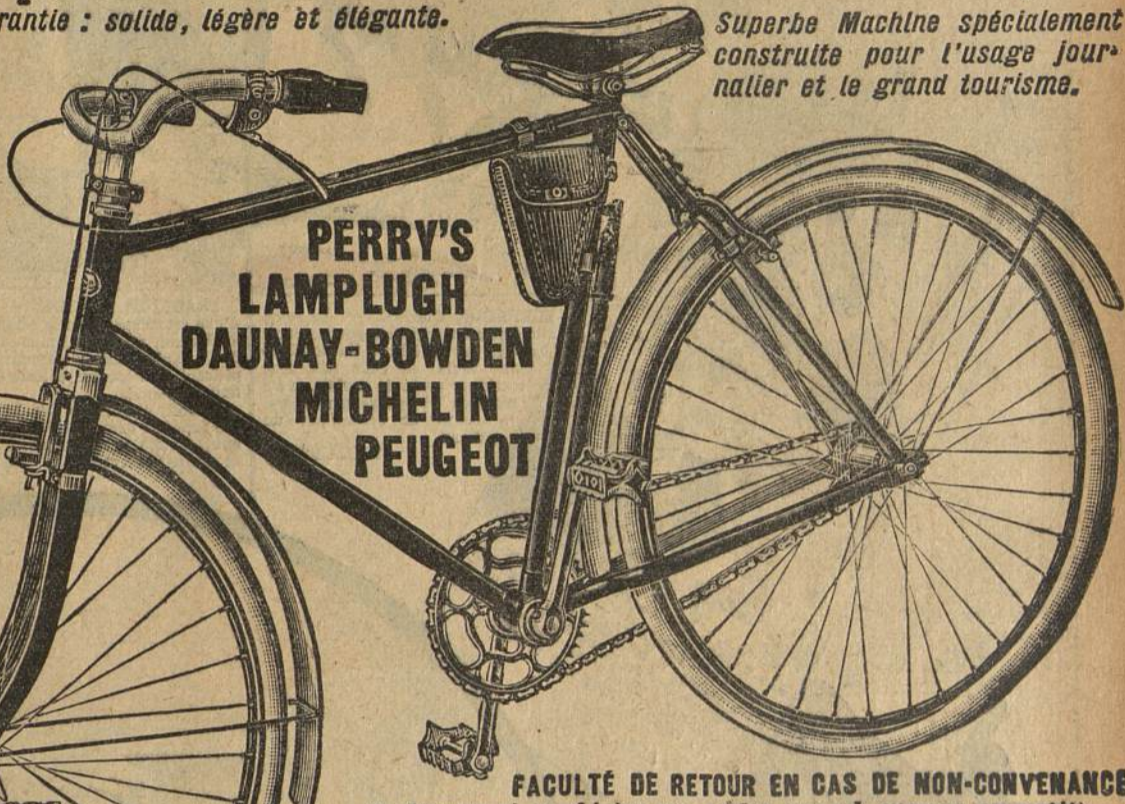
7 fr. PAR MOIS
FOURNITURE IMMEDIATE

RIEN A PAYER D'AVANCE

Emballage gratis.

28 MOIS de CRÉDIT

DESCRIPTION. — Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudures, renforcés à tous les raccords ; tubes montants arrière conifères ; raccords invisibles à l'avant. — Tous roulements en acier, rectifiés après la trempe. — Guidon à serrage par expandeur. — Pédalier à réglage indesserrable. — Manivelles chanfreinées en acier forgé. — Pédales à soies, grand Luxe. — Pignon en acier fraisé, à repos de chaîne, nickelé des deux côtés, vissé sur manivelle avec contre-écrou, 48 ou 52 dents. — Moyeux à bain d'huile, à cuvettes vissantes. — Jantes spéciales acier "Peugeot" émail noir. — Rayons tangents, renforcés, qualité extra. — Ecrous de rayons, nickelés. — Roue libre "Perry's" véritable à 2 rangées de billes. — Freins, licence Bowden, sur jante de roue avant et latéral sur la jante arrière. — Chaîne spéciale "Peugeot" qualité Luxe, nickel fin, au pas de 12-7. — Garde-boue érable poli et verni, avec filets. — Selle "Lamplugh" N° 210 à 4 fils nickelés. — Sacoche garnie : 2 clés, burette et nécessaire de réparations. — Grande Pompe de cadre en cellulose, fixée par attaches automatiques. — Email noir très soigné, nickel extra 1^{er} titre sur cuivre. — Poids net : 12 kilos environ.



**PERRY'S
LAMPLUGH
DAUNAY-BOWDEN
MICHELIN
PEUGEOT**

FACULTÉ DE RETOUR EN CAS DE NON-CONVENANCE
(Indiquer si on désire un cadre grand, moyen ou petit).
Tous les avantages !! Toutes les perfections !!
ROUE LIBRE "PERRY'S" VÉRITABLE, à 2 rangées de billes.
DEUX FREINS "DAUNAY" 1 sur jante avant, transmission par câble.
licence BOWDEN 1 sur jante arrière, serrage latéral.
SELLE LAMPLUGH de grand LUXE — PNEUMATIQUES "MICHELIN"

NOTA. — Nos machines sont livrées indifféremment avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96 cm, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 90 cm ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85 cm. — Prière de nous indiquer le cadre désiré. Sauf avis contraire, nous les livrons avec cadre moyen, guidon relevé et multiplication 5*50 qui sont usuellement adoptés.
La même bicyclette, modèle pour dame, 14 francs en plus.

21 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD & BOITTE, à Paris, la Bicyclette Sagitta, comme détaillé ci-dessus aux conditions énoncées, c'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 191__

Prrière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Nom et Prénoms _____

Profession ou Qualité _____

Domicile _____

Département _____

Gare de chemin de fer _____

SIGNATURE : _____

Prrière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, 46, PARIS (X^e Arr^t).

GRATIS ET FRANCO! Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article : PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRES, BIJOUTERIE, JOAILLERIE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES A COUDRE, etc., etc. — A tout le monde : Un à deux Ans de Crédit.

PUISSANCE et Autorité sur tous individus, par le magnétisme et l'hypnotisme. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratis. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

détruit pour toujours la racine des POILS et duvets, sans douleur en 15 j. Repousse impossible. Niolet, chimis.-parfumeur, envoie discret., notice, catalog. et un échant. 2, r. Amélot, Paris **GRATIS**

SORCELLERIE ET MAGIE
Livre admirable destiné à faire connaître les merveilleux secrets : Se rendre invisible ; découvrir les trésors cachés ; faire jaillir les sources ; savoir ce qui se passe chez les voisins ; prendre à la main les oiseaux, les poissons, les lièvres et les lapins ; guérir les vices et toutes les maladies ; jeter un sort et s'en préserver ; gagner aux jeux et aux loteries ; obtenir toutes les faveurs que l'on désire et réussir en tout et partout ; etc., etc. Demander notice gratis à B. RENOM, 2, rue Amélot, Paris.

Bruits d'Oreille Brochure envoyée gratis par M. BIENFAIT, Pharmacies, RUE MERCIER, LYON.

INFAILLIBLE ET SERIEUX
Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à J. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. **GRATIS**

J'ENVOIE Discrettement Catalogue, Articles spéciaux, usage Intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 45 cent. en plus. M^{me} L. BADOR, 19, rue Richat, Paris.

TISANE BONNARD
LAXATIVE - ANTICLAIREUSE - RAFRAICHISSANTE
0,75 c. LA BOTTE. — 46, Rue des Amandiers, PARIS.

Pour la publicité, s'adresser à l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ
16, rue Drouot - PARIS

Prix des Abonnements : FRANCE : 6 francs par an ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^e pour recevoir franco à domicile Adresser les demandes : 75, rue Dareau, Paris



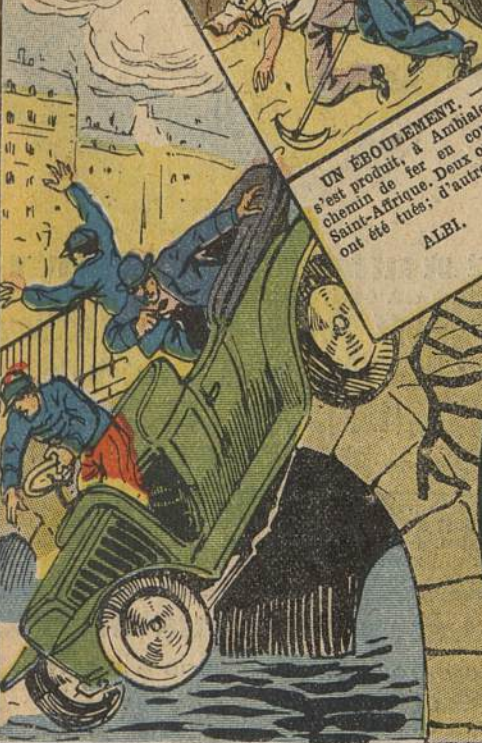
TORÉADOR BLESSÉ. — Au cours d'une corrida organisée pour clôturer les fêtes des étudiants, un Novillero ayant voulu effectuer une trop téméraire passe de muleta, a été renversé et grièvement blessé à coups de cornes par un taureau.
TOULOUSE.



TRAGIQUE SUICIDE. — Au cours d'une promenade dans la campagne, près de Madrid, un jeune homme révéla à sa fiancée qu'une maladie contagieuse l'empêchant de l'épouser, il était décidé à en finir avec la vie.
— Soit, fit la jeune fille. Et elle abattit son fiancé de deux balles au cœur. Tournant ensuite l'arme contre elle, elle se fit sauter la cervelle.
ESPAGNE.



EXPLOSION DE SIPHONS. — Dans un café de la place Voltaire, un siphon placé sur le comptoir, à côté de plusieurs autres, éclata et provoqua l'explosion de sept siphons.
Le déblant fut grièvement blessé ainsi que deux consommateurs.
PARIS.



UN ÉBOULEMENT. — Un éboulement s'est produit à Ambalete, sur la ligne de Saint-Affrique. Deux ouvriers de l'entreprise ont été tués; d'autres sont blessés.
ALBI.



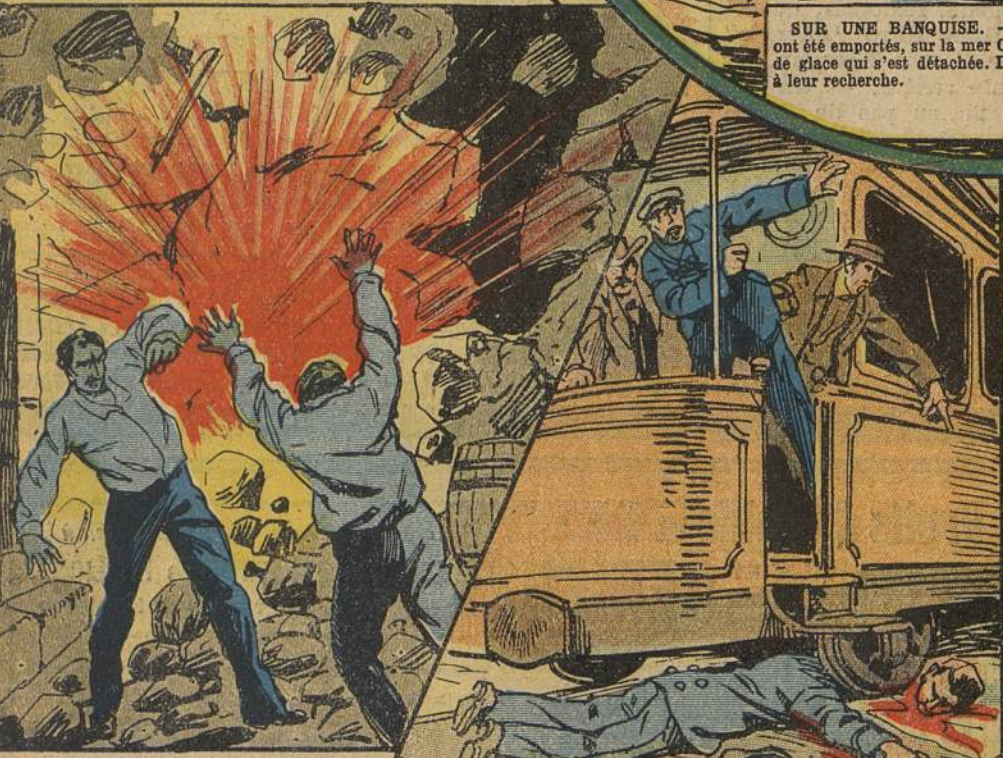
SUR UNE BANQUISE. — 55 pêcheurs d'Astrakan ont été emportés, sur la mer Caspienne, sur une banquise de glace qui s'est détachée. Des bateaux ont été envoyés à leur recherche.
RUSSIE.



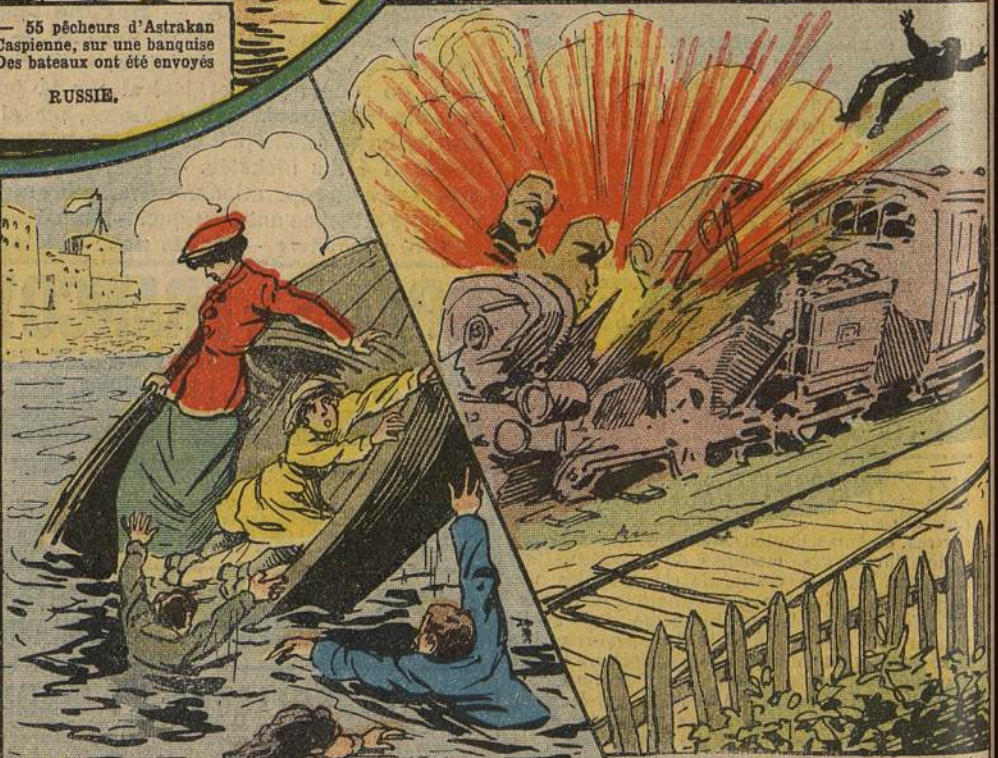
TERRIBLE CHUTE. — Au deuxième étage d'une usine, un journalier charriait, à l'aide d'un « diable », des balles d'étoupe, qu'il renversait dans une trappe sa-dessous de laquelle se trouvait un camion Soudain, il perdit l'équilibre et tomba dans cette trappe. Il vint choir sur le camion et le diable tomba sur lui. Son état est des plus graves.
LILLE.

UNE AUTO A L'EAU. — Une automobile dans laquelle se trouvaient deux commerçants et qui était conduite par un soldat du train, dérapa et, enfonçant le parapet d'un pont, tomba dans la Saône. Les trois voyageurs furent immédiatement retirés, mais tous les trois portent des blessures graves.
DIJON.

EMPORTÉES PAR UNE AVALANCHE. — Deux habitants d'Estaing étaient partis pour la chasse à l'isard. Au pied de l'Aoumet couvert de neige, une avalanche se détacha et les deux malheureux furent précipités dans un abîme profond de 200 mètres.
TARBES.



EXPLOSION DE GAZ. — Une allumette ayant été allumée dans une cave, à Bruxelles, une explosion terrible s'est produite, bouleversant l'intérieur de plusieurs magasins et faisant écrouler un mur. Il y a deux blessés.
BELGIQUE.



UN NAUFRAGE. — Un canot automobile à bord duquel se promenait une famille barcelonaise, a chaviré à l'embarcadere du Liobregat; cinq des passagers ont été noyés; seul le chef de famille a pu regagner la rive; en apprenant que tous les siens avaient péri, il a été pris d'un accès de folie.
ESPAGNE.

UNE LOCOMOTIVE SAUTE. — Pendant qu'un train de marchandises roulait en pleine vitesse, la locomotive fit explosion. Le chauffeur fut trouvé affreusement mutilé, broyé. Le mécanicien, projeté à une énorme distance, fut transporté à l'hospice où il succomba. De plus, le conducteur chef, qui était dans le fourgon, fut grièvement blessé.
BOURG.

DECAPITÉ PAR UN TRAMWAY. — Un facteur des télégraphes, qui était sur la plate-forme de devant d'un tramway de Madrid, sauta du train à terre si malheureusement que sa sacoche se prit à une tringle et qu'il alla rouler sous les roues du véhicule qui le décapitèrent. Le wattman et trois voyageurs s'évanouirent.
ESPAGNE.